

Regarder autrement

À la recherche d'un roi

Réflexions à l'occasion du Carême par Carsten Lotz

1 Samuel 16, 1-13, Lecture du dimanche 15 mars 2026

⁰¹ Le SEIGNEUR dit à Samuel : « Combien de temps encore seras-tu en deuil à cause de Saül ? Je l'ai rejeté pour qu'il ne règne plus sur Israël. Prends une corne que tu rempliras d'huile, et pars ! Je t'envoie auprès de Jessé de Bethléem, car j'ai vu parmi ses fils mon roi. » ⁰² Samuel répondit : « Comment faire ? Saül va le savoir, et il me tuera. » Le SEIGNEUR reprit : « Emmène avec toi une génisse, et tu diras que tu viens offrir un sacrifice au SEIGNEUR. ⁰³ Tu convoqueras Jessé au sacrifice ; je t'indiquerai moi-même ce que tu dois faire et tu me consacreras par l'onction celui que je te désignerai. »

⁰⁴ Samuel fit ce qu'avait dit le SEIGNEUR. Quand il parvint à Bethléem, les anciens de la ville allèrent à sa rencontre en tremblant, et demandèrent : « Est-ce pour la paix que tu viens ? » ⁰⁵ Samuel répondit : « Oui, pour la paix. Je suis venu offrir un sacrifice au SEIGNEUR. Purifiez-vous, et vous viendrez avec moi au sacrifice. » Il purifia Jessé et ses fils, et les convoqua au sacrifice.

⁰⁶ Lorsqu'ils arrivèrent et que Samuel aperçut Éliab, il se dit : « Sûrement, c'est lui le messie, lui qui recevra l'onction du SEIGNEUR ! » ⁰⁷ Mais le SEIGNEUR dit à Samuel : « Ne considère pas son apparence ni sa haute taille, car je l'ai écarté. Dieu ne regarde pas comme les hommes : les hommes regardent l'apparence, mais le SEIGNEUR regarde le cœur. »

⁰⁸ Jessé appela Abinadab et le présenta à Samuel, qui dit : « Ce n'est pas lui non plus que le SEIGNEUR a choisi. » ⁰⁹ Jessé présenta Shamma, mais Samuel dit : « Ce n'est pas lui non plus que le SEIGNEUR a choisi. » ¹⁰ Jessé présenta ainsi à Samuel ses sept fils, et Samuel lui dit : « Le SEIGNEUR n'a choisi aucun de ceux-là. »

¹¹ Alors Samuel dit à Jessé : « N'as-tu pas d'autres garçons ? » Jessé répondit : « Il reste encore le plus jeune, il est en train de garder le troupeau. » Alors Samuel dit à Jessé : « Envoie-le chercher : nous ne nous mettrons pas à table tant qu'il ne sera pas arrivé. » ¹² Jessé le fit donc venir : le garçon était roux, il avait de beaux yeux, il était beau. Le SEIGNEUR dit alors : « Lève-toi, donne-lui l'onction : c'est lui ! » ¹³ Samuel prit la corne pleine d'huile, et lui donna l'onction au milieu de ses frères. L'Esprit du SEIGNEUR s'empara de David à partir de ce jour-là. Quant à Samuel, il se mit en route et s'en revint à Rama.

Notre texte traite de l'onction de David en tant que premier roi d'un État d'Israël unifié, vers l'an 1.000 avant Jésus-Christ. À cette époque, des sociétés tribales nomades vivent sur les deux rives du Jourdain et commencent peu à peu à forger une identité sociale commune. Il y a déjà quelques règles communes et une foi commune, encore fragile, en le Dieu des pères, le SEIGNEUR, qui a libéré leurs ancêtres d'Égypte. Mais il n'y a ni autorité religieuse ni instance politique centrale.

Les tribus sont critiques à l'égard d'une royauté centralisée, comme le rapporte le premier livre de Samuel. Un roi terrestre aurait constitué une menace pour le culte du Dieu unique en tant que véritable roi du peuple. De plus, une royauté implique la perte de l'indépendance et de la liberté des tribus. Dieu lui-même fait avertir les Israélites par l'intermédiaire de Samuel qu'ils devront accomplir des corvées et payer des impôts, et que le roi s'appropriera les meilleurs champs et vignobles ainsi que les meilleurs jeunes gens. (1 Sam 8)

Les anciens des tribus élurent donc des juges chargés de régler les différends entre eux et de les mener au combat contre l'ennemi en cas de guerre. Le dernier de ces juges est Samuel. Il est vieux, ses fils ne sont pas aptes à lui succéder en raison de leur mode de vie ; en même temps, le peuple réclame à grands cris un roi afin de mieux se défendre contre les peuples environnants vivant dans des structures proto-étatiques. En premier lieu contre les Philistins, qui avaient établi une entité étatique sur la côte méditerranéenne et cherchaient à s'étendre vers l'intérieur des terres.

Comme le peuple insiste pour avoir un roi malgré tous les avertissements, le SEIGNEUR cède. Samuel doit chercher un roi et l'oindre. Ce sera un choix inhabituel : Saül venait de la tribu de Benjamin, la plus petite des tribus, et était lui-même encore jeune. La Bible le décrit comme beau et grand, mais il semble être régulièrement en proie au doute. Après une campagne au cours de laquelle il devait, selon la volonté de Dieu, anéantir tout un peuple, il épargna le roi étranger, céda aux pressions de ses guerriers et garda pour lui les meilleurs animaux.

Confronté à cela, il prétend vouloir offrir ces bêtes en sacrifice au SEIGNEUR. Mais il est trop tard : « Le SEIGNEUR aime-t-il les holocaustes et les sacrifices autant que l'obéissance à sa parole ? Oui, l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, la docilité vaut mieux que la graisse des béliers. » (1 Sam 15, 22) – On entend déjà ici la critique biblique des sacrifices, qui trouvera son apogée chez Amos, Osée et Michée : « Je veux la fidélité, non le sacrifice, la connaissance de Dieu plus que les holocaustes. » (Os 6,6)

Le SEIGNEUR rejette Saül. Il faut un nouveau roi. Notre texte relate cette quête ; elle aussi est plus qu'inhabituelle. Samuel ne cherche pas le nouveau roi parmi les tribus alliées d'Israël, mais parmi la tribu de Juda à Bethléem, qui menait alors encore des conflits armés avec les autres tribus. Et il pense l'avoir trouvé en la personne du fils aîné de Jessé. Cela semble logique : c'est l'aîné. La Bible le décrit comme grand et beau. Mais le SEIGNEUR dit à Samuel : « Ne considère pas son apparence ni sa haute taille, car je l'ai écarté. »

Saül était grand. On dit de Moïse qu'il était un bel enfant. Il ne s'agit pas ici d'une critique de l'apparence physique. La critique vise la capacité de l'homme à discerner la volonté de Dieu par le regard : « Dieu ne regarde pas comme les hommes : les hommes regardent

l'apparence, mais le SEIGNEUR regarde le cœur. » En hébreu, on lit ici : « L'homme regarde vers les yeux (לְעֵינַיִם – la'enajim), et le SEIGNEUR regarde vers le cœur (לְלֵבָב – lalebab). »

Comme le futur roi doit mener le peuple à la guerre contre les Philistins, Dieu s'attache au cœur, qui, dans la métaphorique biblique, symbolise la détermination, le courage et l'intelligence. Le mot רָאָה (ra'ah – voir) s'accompagne généralement en hébreu, comme en français, d'un complément d'objet direct. Ce passage est l'un des rares où il est suivi de la particule ל – l, qui indique ici la direction du regard : regarder vers, prêter attention à ; dans le double sens d'observer attentivement et de se soucier de. *Regarder vers* prend en hébreu le sens de l'anglicisme français de *regarder après* pour *s'occuper de*.

Mais que veut nous dire la Bible en indiquant que l'homme s'attache à l'œil ? – Les traductions courantes en langues modernes traduisent toutes par « apparence extérieure », renforçant ainsi l'impression qu'il s'agit d'une critique des apparences. L'hébreu utilise certes la métaphore de l'œil pour désigner principalement des surfaces réfléchissantes de toutes sortes (vin, métal, voire le sol), mais généralement pas pour l'apparence d'une personne.

Le point est ailleurs : celui qui regarde l'autre dans les yeux le scrute au plus profond de lui-même. Il concentre son regard au maximum. C'est pourquoi il ne voit plus ce qui l'entoure. Ce qui n'est pas dans le champ de vision devient flou. Nous ne voyons que ce que nous voulons voir. Même Samuel, l'homme de Dieu, ne peut pas voir ce qui importe. À propos de David, l'élu, nous lisons tout d'abord qu'il avait des yeux brillants et qu'il était beau à voir. Cela ne le distingue ni de son frère aîné, ni de Saül.

La connaissance de Dieu ne vient pas de la vue. La prière fondamentale du judaïsme commence par « Écoute, Israël ! ». Nous restons dépendants de ce sens qui avait fait défaut à Saül et qui lui avait coûté sa royauté. Celui qui n'écoute pas ne reconnaît pas ce que le SEIGNEUR a prévu pour lui. Car la volonté du SEIGNEUR est imprévisible. Nous ne « voyons » pas venir l'autre, le surprenant, l'inattendu.

Si la vue ou le regard ne sert pas à la connaissance, à quoi sert-elle alors ? – Notre *regard* ne se serait pas tourné vers David, car il était justement dans les champs et *gardait* les moutons. Avec ce jeu de mot entre *regarder* et *garder*, nous nous risquons à une interprétation spéculative qui n'est qu'évoquée dans le texte, mais qui trouve sa confirmation dans la tradition rabbinique. En hébreu, nous avons affaire, d'un point de vue étymologique, à deux mots différents : רָאָה (ra'ah – *regarder, voir*) et רָצָה (ra'ah – *garder*). Cependant, les deux consonnes intérieures, l'*aleph* et l'*ayin*, sont proches l'une de l'autre et se prononcent de la même manière en hébreu moderne. Il s'agit de la consonne gutturale que la fluidité de la langue française cherche à éviter par la liaison, mais qu'elle a conservée au début des phrases commençant par une voyelle ou dans le h aspiré. Bien regarder, ce n'est pas reconnaître, mais prendre soin de son prochain, le רָעָה (re'a). Nous devons l'aimer comme nous-mêmes.

David n'est d'ailleurs pas le premier que le SEIGNEUR a appelé alors qu'il gardait les moutons. Moïse aussi gardait les moutons lorsque le SEIGNEUR lui a parlé. Le SEIGNEUR cherche le bon berger qui veille sur son peuple d'Israël. Et il le trouve là où nous ne le chercherions pas, car notre regard est trop étroit. Avec les moutons ; en terre ennemie.